

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard ATHANASIADES

La quête profonde de Jacques Mercanton

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 85-93

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *La quête profonde de Jacques Mercanton*

La publication des Œuvres complètes de Jacques Mercanton par les Editions de l'Aire à Lausanne est sans doute l'événement le plus marquant de ces dernières années dans l'histoire encore jeune de la littérature de Suisse romande. Entreprise bienvenue et nécessaire, car beaucoup d'ouvrages de Jacques Mercanton sont maintenant épuisés ou introuvables. Cette publication, commencée en novembre 1980, s'étendra sur cinq années environ et rassemblera en dix volumes l'œuvre romanesque et critique d'un écrivain exemplaire, « le dernier honnête homme du XX<sup>e</sup> siècle », selon une formule récente des Nouvelles Littéraires.

Il ne s'agit point ici de retracer de façon exhaustive la carrière de professeur et d'écrivain de Jacques Mercanton. Quelques points de repère cependant :

Naissance à Lausanne le 16 avril 1910. Licence ès lettres à l'Université de cette ville. Il tient alors à prendre du champ, dans une respiration indispensable à son cœur et à son art, avant de suivre la ligne trop bien tracée de l'enseignement. Paris, Florence le retiennent tout d'abord ; cette dernière ville surtout où il passe deux ans, de 1938 à 1940, en qualité de lecteur de français à l'Université. Quelle découverte ! cette Italie à la fois bruyante et mystique, ce pays de vie et de mort, de nature et d'art. Et la beauté : celle d'une colline de Toscane, d'un poème de Leopardi, d'un madrigal de Monteverdi.

Rentré en Suisse, il obtient en 1940 le titre de docteur ès lettres avec une thèse où se marquent déjà quelques voies essentielles de sa recherche esthétique et éthique : « Poésie et religion dans l'œuvre de Maurice Barrès ».

Puis c'est l'enseignement secondaire lausannois, où ce professeur-écrivain, à l'allure un peu étrange, fascinait ses jeunes élèves. De cette époque

naissent des éveils littéraires décisifs, même des vocations. Jacques Chessex évoquera souvent ces années pour lui irremplaçables du Collège classique où la littérature lui fut donnée :

*Soudain l'écrivain était devant moi, et je ne me laissais pas de scruter son visage, d'écouter sa voix, de rechercher avec une angoisse joyeuse les ouvrages qu'il avait cités. Sa légende l'accompagnait. Il avait vécu dans l'intimité de James Joyce. Il avait connu Thomas Mann. L'écrivain s'augmentait fabuleusement de ces fidélités. (...)*

*En ce temps-là, Mercanton agit pour nous comme un extraordinaire initiateur. Il nous montra la poésie, les voix de l'interrogation, les éclairs de l'accord avec le texte qui se découvre...<sup>1</sup>*

En 1955, c'est la nomination à la chaire de littérature française de l'Université de Lausanne où il succède à son maître René Bray. Pendant vingt-cinq ans, Jacques Mercanton fait redécouvrir à ses étudiants les plus grands auteurs de la littérature française, avec une préférence peut-être pour les profondes voix classiques, et pour Balzac, pour Claudel, Proust, Malraux. Mais nous le sentions aussi imprégné par des eaux plus lointaines, Dante, Shakespeare, Tolstoï, Thomas Mann, désireux toujours de remonter à la source la plus haute.

Cet enseignement, extrêmement personnel et authentique, se souciait assez peu des nouvelles chapelles littéraires aux vues souvent contraignantes ou restrictives et dont « l'hostilité inquisitoriale finit par tuer la vie de l'œuvre d'art ». Sa boutade « Faut-il ouvrir un livre pour y trouver une émotion ou pour savoir l'heure qu'il est ? » montre bien le sens de sa démarche, habitée tout à la fois de respect et de rigueur, de délicatesse et d'acuité. En 1979 enfin, cette leçon d'adieu saisissante, inspirée de la coutume persane du « Miroir des fiancés » : Réflexion centrée sur Racine et Molière, sur les aveux d'amour de Phèdre à Hippolyte et de Tartuffe à Elmire, méditation fervente du poète sur l'attitude du critique qui regarde, accompagne et aime l'œuvre d'art, comme on regarde, accompagne et aime un visage.

Homme de culture, Jacques Mercanton a recherché et obtenu l'amitié des plus grands, James Joyce, Thomas Mann, Louis Massignon, André Malraux et de beaucoup d'autres. Habitant d'une Europe éternelle, il a séjourné dans

<sup>1</sup> Jacques Chessex, *Les Saintes Ecritures*, Ed. Bertil Galland, 1972.

les « lieux où souffle l'esprit », où passe le flot des civilisations : Paris, Florence, Dresde, Prague, l'Andalousie, l'Engadine, le cours du Danube.

C'est de cette substance forte que sa réflexion est nourrie, que son œuvre est parcourue, œuvre qui échappe par là même à certains écueils traditionnels de la littérature helvétique : provincialisme accentué, pittoresque régionaliste, introspection stérile, moralisme étroit. Pourtant l'attribution de prix divers — Rambert, Guilde du Livre, Schiller, Ramuz —, du Prix de Lausanne l'an dernier, est le signe que son pays aussi l'a reconnu.

La parution récente des deux volumes *Le Siècle des grandes ombres*<sup>2</sup> permet à ceux qui ne furent pas les étudiants de Jacques Mercanton — et qui n'ont pas eu ce privilège d'entendre sa voix et de suivre sa recherche — de prendre connaissance d'une partie de son œuvre critique. Cet ouvrage rassemble des études dispersées dans des revues ou données en préfaces ici ou là, à la Guilde du Livre principalement, études consacrées pour la plupart aux auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle français. Etrange titre apparemment pour une approche du siècle du Roi-Soleil, mais si juste pourtant, car nous savons combien est simplificateur le poncif, hérité peut-être de Descartes et de Boileau, d'un classicisme épris de raison, de vraisemblance et de seule clarté.

L'attention du critique s'attache bien plus ici à la voix particulière de quelques écrivains, à ce classicisme à la fois brûlant et nocturne qui est le secret de Racine ou de Pascal. Son regard veut percer l'ombre pour atteindre une vérité, pour découvrir par le cœur autant que par l'intelligence cette unité, si frappante chez Pascal, de la pensée et du langage qui fait l'œuvre d'art :

*Rendre aux mots la plénitude de leur sens qu'aucune prétendue subtilité ne doit corrompre, ce qui est, en même temps, les rendre à leur usage commun, celui de la vérité. Conquête d'un langage vrai sur les abus du langage, parce que les mots ne sont pas des signes conventionnels qu'on peut utiliser à son gré pour déformer ou dissimuler la pensée. Ils sont la pensée même, dans sa réalité fondée sur celle des choses.*<sup>3</sup>

<sup>2</sup> J. Mercanton, *Le Siècle des grandes ombres*, Ed. Bertil Galland, 1981.

<sup>3</sup> *Op. cit.*, II, p. 25.

Comme Malraux, Jacques Mercanton n'a jamais pratiqué qu'une critique d'adhésion ou d'admiration, a-t-on dit, — de sympathie aussi, pourrions-nous ajouter, car il s'agit encore de communier à une émotion, à une souffrance, et de participer à un destin :

*La plénitude des mots ne se nourrit pas seulement de raison, mais d'imagination, si bien que, dans leur force explosive et dans leur écho répété, les mots les plus communs, grandeur, misère, divertissement, vanité et folie, deviennent les termes de notre destin. (...)*

*Grand accent éperdu, et vue de l'insondable, où quelques-uns ont voulu percevoir l'écho d'une lutte contre le doute, comme si ce n'était pas, tout au contraire, le signe d'une foi vivante, qui se mesure à l'infini.*<sup>4</sup>

Le premier volume de *Le Siècle des grandes ombres* est tout entier consacré à Saint-Simon, un des auteurs de prédilection de J. Mercanton. Tout au long de ces *Mémoires* foisonnants comme une scène de théâtre, théâtre de la Cour et de la Ville, le critique découvre, derrière les visages plus ou moins masqués, la vérité des âmes :

*La mort est toujours l'heure de la vérité. Elle l'est pour le mémorialiste, dans le dernier portrait qu'il trace de ses personnages, dans son suprême effort pour leur arracher leur secret. (...)*

*Arracher à une existence, avant qu'elle se dérobe dans la nuit, le secret de ses contrastes, de ses contradictions, de ses métamorphoses, forcer l'énigme d'un caractère, éclairer le mystère d'une âme.*<sup>5</sup>

Cette même énigme, souvent tragique et passionnée, et cette recherche de vérité réapparaissent au cours des études constituant le deuxième volume de l'ouvrage et portant sur Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Retz, Molière, Racine et, dans un débordement inattendu mais justifié, sur le *Don Quichotte* de Cervantès, *La Vie de Rancé* de Chateaubriand et *Les Mille et une Nuits* que traduisit Antoine Galland dès 1704. En chacun, Mercanton écoute « ce timbre qui est l'autorité et l'équilibre d'une voix, et où, pour l'artiste, se fonde la pensée ».

Il faut signaler aussi les conférences, puis les articles innombrables parus pendant plus de trente ans dans des revues et des journaux, et enfin les

<sup>4</sup> *Op. cit.*, II, pp. 28-30.

<sup>5</sup> *Op. cit.*, I, pp. 86-87.

albums ou les témoignages sur des lieux privilégiés. Surprenante en est d'abord la diversité et l'on pense à nouveau à cette notion d'« honnête homme » qui sied si bien à leur auteur. Articles littéraires évidemment où se retrouvent Euripide, Pascal, Racine, Hugo, Thomas Mann et James Joyce bien sûr, Mauriac, Unamuno et tant d'autres. Esquisses musicales où voisinent Monteverdi, le musicien de son cœur, Mozart, Schubert et Verdi. Ouvrages d'art consacrés au Maroc, à l'Andalousie, au Portugal. Et à la Bavière surtout: Mercanton en effet est un connaisseur fervent de l'art baroque, celui des abbayes danubiennes, des églises de villages et des chapelles de pèlerinages, celui des châteaux de Louis II,<sup>6</sup> où se révèle en fulgurant excès ce rêve éperdu de beauté, de lumière et de jubilation. Etudes de spiritualité : Pascal encore, les mystiques de l'Islam, Massignon, Gandhi, Charles de Foucauld et Maurice Zundel. Et l'on pourrait mentionner en outre, comme l'approche d'un mystère pressenti au-delà de l'oubli et de l'absence, l'essai dense et d'une profonde intuition sur Racine.<sup>7</sup> Toujours le même désir de comprendre, de « co-naître », mais de préserver aussi un secret, « ce point vierge du cœur qu'on ne doit violer ni chez autrui, ni chez soi-même ».

En 1947 déjà avait paru un ouvrage critique au titre significatif, *Poètes de l'Univers*<sup>8</sup>. On y trouve réunies des analyses pénétrantes et neuves sur James Joyce et Thomas Mann surtout, sur Eliot et Rilke, c'est-à-dire sur des poètes, au sens le plus vaste du terme, dont

*les œuvres visent toutes à créer un univers original et complet, capable, pour ainsi dire, de se substituer au nôtre. Original non point seulement sur le plan esthétique, mais sur le plan spirituel même.*<sup>9</sup>

Ainsi se définit la double exigence du critique Jacques Mercanton, qui fut également celle du professeur et qui sera celle du romancier : une attention extrême à la signification spirituelle des œuvres et à leur qualité esthétique, l'une étant d'ailleurs inséparable de l'autre dans la vérité de l'art. Et cela demeure aussi, dans sa propre création romanesque, par des chemins ouverts jusqu'au secret des êtres, le sens ultime de sa quête profonde.

<sup>6</sup> *Les Châteaux magiques de Louis II*, Photos de P. Strinati, La Guilde du Livre, 1963.

<sup>7</sup> J. Mercanton, *Racine*, Desclée de Brouwer, 1966.

<sup>8</sup> *Poètes de l'Univers*, Ed. A. Skira, 1947.

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 9.

Parallèlement à sa carrière de professeur et de critique, Jacques Mercanton a construit une œuvre d'écrivain considérable et d'une profonde unité. On l'a d'ailleurs souvent répété : il n'écrit pas des livres, mais il édifie une œuvre. Comme à travers des miroirs et portées par des échos prolongés, se tissent peu à peu d'innombrables et intimes correspondances.

De 1942, date de la publication de son premier recueil de nouvelles *Le Secret de vos cœurs*, à 1980 où paraît *L'Amour dur*, ce sont près de quarante années pendant lesquelles, à intervalles réguliers, Mercanton crée son univers romanesque. Deux chemins privilégiés s'ouvrent à lui, en une alternance mesurée : la nouvelle et le roman, le récit court qui parfois semble s'arrêter au seuil du mystère et l'analyse longue et patiente qui « sonde les reins et les cœurs ». Curieusement aussi, chacune de ces voies révèle un parcours singulier : les nouvelles tendant de plus en plus à la concision, au dépouillement, au resserrement, à l'âpreté même — les titres sont d'ailleurs éclairants, du premier<sup>10</sup> au dernier recueil<sup>11</sup> ; la voie romanesque au contraire s'approfondit et s'élargit toujours plus, comme un fleuve immense, de *Thomas l'Incrédule*<sup>12</sup> à *L'Été des Sept-Dormants*<sup>13</sup>.

Sans être aucunement autobiographique au sens le plus courant de ce terme, cette œuvre plonge aux sources les plus secrètes de son auteur. La géographie romanesque et spirituelle déjà se confond souvent avec la géographie réelle et vécue, et les lieux du roman sont aussi les lieux de l'homme : l'Italie, Prague, Paris, la vallée du Danube. Jamais pourtant, Mercanton ne recherche le décor pour lui-même, comme un cadre pittoresque. Ces lieux sont précis, certes, spécifiques, situés dans l'espace et dans le temps, mais ils sont également des lieux inspirateurs, des lieux d'éternité, qui, personnages eux-mêmes, deviennent inséparables des événements et des personnages. L'œuvre entière y trouve ainsi son actualité, sa réalité, mais pareillement elle y trouve son universalité. Ancrée dans l'histoire, elle la dépasse et devient méditation sur l'histoire ; inscrite dans la durée, elle s'en échappe et immobilise le temps. Présentant les menaces et éprouvant les angoisses de la guerre, elle entrouvre les portes de la mort. L'écrivain, ainsi que l'homme, manifeste une attention aiguë aux êtres, à leur complexité

<sup>10</sup> *Le Secret de vos cœurs*, F. Rouge, 1942, et L'Aire, O.C. I, 1980.

<sup>11</sup> *L'Amour dur*, L'Aire, coll. Lettres d'Or, 1980, et O.C. I, 1980.

<sup>12</sup> *Thomas l'Incrédule*, F. Rouge, 1943, et L'Aire, O.C. II, 1981.

<sup>13</sup> *L'Été des Sept-Dormants*, Bertil Galland, 1974, et L'Age d'Homme, coll. Poche Suisse 9-10, 1980.

psychologique, à leur passion. « Il n'y a d'intéressant que les sentiments passionnés », disait Balzac, que Mercanton aime à citer. Ceci serait peut-être la part classique de l'écrivain, à l'écoute de l'homme qu'il s'agit de connaître, d'éclairer et de comprendre.

Les premières œuvres de Jacques Mercanton témoignent de ce désir de découvrir les chemins nombreux des relations humaines, au travers d'approches patientes et de rencontres difficiles jusqu'à l'accord ou jusqu'au déchirement des cœurs. L'écriture, comme la quête, en est sinueuse, proustienne parfois, modulant la paix, la douleur ou la joie d'amour (ce sera le titre de son troisième roman<sup>14</sup>).

*Une vie n'est pas trop longue pour pénétrer, pour conquérir, pour posséder lentement le secret de ce cœur, et quelle vie éternelle l'amour ne puiserait-il pas dans le mystère de deux êtres qui s'aimaient assez pour ne pas, dès le premier choc, tomber en proie l'un à l'autre et s'épuiser dans un soupir!*<sup>15</sup>

Les grandes œuvres, on le sait, sont peut-être psychologiques, mais elles sont aussi bien autre chose et beaucoup plus ; il suffit de penser à Racine, à Dostoïevski, à Proust ou à Thomas Mann. À côté de la connaissance des personnages, il y a le mystère des personnages, à côté de la vie, la mort, à côté de l'ordre naturel, l'ordre spirituel. Et c'est par ces voies exigeantes que l'œuvre de Mercanton se hausse vers ses sommets.

« Le romancier n'avance que dans la lumière et dans l'ombre de la vérité », a-t-il dit un jour, et la part nocturne de son œuvre engendre son pouvoir de fascination.

En 1967 parut aux Editions de la Guilde du Livre à Lausanne *La Sibylle*, le recueil de nouvelles le plus connu de J. Mercanton. L'ouvrage, vite épuisé, eut heureusement d'autres rééditions.<sup>16</sup> « Un auteur aime à hanter ces régions où la vérité et la poésie se confondent », précise l'écrivain dans une note liminaire à ces récits italiens. Vérité profonde d'un pays qui se révèle par quelques individus marqués, porteurs de leur « part du malheur ». Au-delà des apparences banales, derrière les mutismes trompeurs se découvrent un mystère, une blessure, une destinée. Le rôle du poète est de les déchiffrer

<sup>14</sup> *La Joie d'Amour*, La Guilde du Livre, 1951, et L'Aire, O.C. IV, 1982.

<sup>15</sup> *Le Secret de vos cœurs*, op. cit., O.C. I, p. 115.

<sup>16</sup> *La Sibylle*, L'Age d'Homme, Poche Suisse 6, 1979, et L'Aire, O.C. I, 1980.



avec compassion et respect ; il est de voir au-delà d'*Une fenêtre à Chioggia*, d'écouter *L'Exilé de Grado*, d'interroger *La sibylle de Cumès*, et de jeter une lumière dans la nuit qui se referme :

*Quand nous traversons la lagune, entre Aquileia et Grado, une faible clarté de lune surgissant des nuages brille sur les eaux mortes. Image de la fin des temps, lorsque seront achevées toutes les migrations de l'Histoire et que l'errance des cœurs aura pris fin. Demain, dès le lever du jour, sous les fenêtres de l'exilé, le concert des voix de garçons qui lui rappellent sa jeunesse se mêlera à la rumeur des vagues. Mais c'est pour lui un chant de désespoir.*<sup>17</sup>

De leur mémoire soudain réveillée par un voyageur intrigué et attentif, les personnages de ces récits font renaître des images douloureuses, des passions mal éteintes et des rêves détruits.

*L'Été des Sept-Dormants* est la somme et le sommet de l'œuvre romanesque de Jacques Mercanton. Vaste composition symphonique, cette longue chronique développe ses multiples variations au cours de quelques saisons de Waldfried, cette demeure magique — on pense parfois à Thomas Mann — « Waldfried retient ses hôtes, sans qu'on sache pourquoi », maison de vacances et d'études pour jeunes gens, située au bord du Danube, en Haute-Autriche, non loin de Passau. Et s'entremêlent alors et s'incarnent en des personnages énigmatiques et vulnérables les thèmes passionnés des affinités électives, de la souffrance, de l'art, du temps et de la mort, saisis en ces étés de menaces à la frontière de « l'autre royaume ». Le mouvement spiralaire de l'œuvre en crée peu à peu la séduction envoûtante, une sorte de flux immense à l'image du fleuve toujours le même et jamais le même :

*Le mystère d'un grand fleuve, dit Maria, c'est qu'il redouble l'intimité des choses et ne cesse en même temps de les entraîner dans son cours.*<sup>18</sup>

Sentiment de l'écoulement et de la permanence, alternance d'éveils et de sommeils : la légende des sept martyrs d'Ephèse enfermés dans une caverne, endormis pendant trois siècles et qui se réveillent pour mourir, tisse un leitmotiv à la fois oppressant et libérateur : « les sept jeunes saints enlacés

<sup>17</sup> *L'Exilé de Grado* in *La Sibylle*, op. cit., O.C. I, p. 306.

<sup>18</sup> *L'Été des Sept-Dormants*, op. cit., p. 19.

dans un état de rêve entre le sommeil et l'éveil, surpris dans le mystère de leur résurrection ».

Ecrive par le narrateur-auteur séjournant à Waldfried, cette autre caverne des Sept-Dormants, la chronique est faite tout autant par son véritable personnage inspirateur, Maria Laach, « ce visage nocturne où surgissaient soudain des rêves de perdition », « souveraine des esprits et des cœurs », rédemptrice ou maléfique qui forme ou déforme les destinées, fascine ou repousse, guérit ou blesse, mais qui, telle la Sibylle, entend l'appel venu d'ailleurs. Si le narrateur donne son corps au roman, cet assemblage minutieux et patient des événements de la vie quotidienne, Maria Laach lui donne son âme, ouvrant les portes d'un monde vertigineux, de musique, de mystère, de mort et de résurrection :

*A son habitude, Maria a pris dans le tiroir un de ces disques noirs et vernis, creusés de sillons concentriques, où s'éveillent au passage de l'aiguille les violons et les voix, comme un à un se lèveront les morts, dit-elle, au vol de l'ange.*<sup>19</sup>

Et la musique qui montera souvent, comme un long chant d'adieu désespéré, sera celle du *Concerto à la Mémoire d'un Ange*, d'Alban Berg, symbole et souvenir de Bruno, ange blond fasciné par la nuit, emporté lui aussi « comme les sept saints de la légende, dans une navigation mystérieuse pareille à un rêve sans réveil ».

Au cours de ce roman toutefois, les dormants s'éveillent, pour passer dans l'autre royaume, pour passer de la durée à l'éternité. « Il est juste de dire que la terre consent à la nuit », affirme Maria Laach. Il est juste aussi de dire que la vie consent à la mort, le songe à la veille, que l'ombre consent à la lumière et que la caverne s'éclaire. Et le fleuve recueille les égarés de toutes les errances.

Bernard Athanasiadès

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 9.